

MODES

Le mois de juillet a été fertile en unions aristocratiques, et les couturières appelées à confectionner les trousseaux de robes, ont dû faire travailler leur imagination pour trouver des façons nouvelles, des combinaisons d'étoffes harmonieuses, inventer de coquettes garnitures.

Invitation à voir chez M^{me} Pelletier-Vidal le trousseau de M^{lle} de C...

Très simple, ce trousseau, mais d'une fantaisie, d'une élégance des plus charmantes; vous allez en juger.

La robe de mariée, genre Louis XIII, est en satin et crêpe lisse. Une longue traîne serrée dans le haut, paraît étroite et laisse voir les côtés de la jupe qui sont, ainsi que le tablier, couverts de crêpe lisse coupé verticalement de biais étroits en satin. Le corsage a la basque courte découpée tout autour en créneaux; un fichu plissé de crêpe lisse passe sur l'épaule et s'arrête, en pointe, au bas du dos. Manche plate avec un petit gigot; le bas crénelé et deux plissés en gaze pour manchette.

Cette robe simple, qui a grand genre, montre que la future comtesse de *** a bien du goût; choisir



Déshabillés élégants de Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

cette façon de préférence à d'autres plus luxueuses n'est pas toujours le fait de beaucoup de jeunes filles.

Costume de diner et de soirée de contrat. Tissu Récamier bois de rose et crêpe de Chine crevette.

Sur la jupe en tissu Récamier, une seconde jupe en crêpe de Chine crevette plissée en panneaux séparés par des échelles de Valenciennes. Le corsage, à guimpe ronde en crêpe de Chine plissé et à col droit en tissu Récamier, s'avance un peu sur la jupe, et au bord un plissé de crêpe de Chine forme une ceinture qui est fixée par un chou. La manche plissée en crêpe de Chine; les plis arrêtés au-dessus du coude s'ouvrent ensuite en engageante soutenue par une dentelle très froncée.

Particulièrement jolie cette façon nommée *duchesse d'Angoulême*, probablement parce qu'elle a un petit air mil huit cent vingt très rajeuni et très coquet.

Autre costume en peau de soie gris-bleu, encore plus simple. Une jupe froncée avec trois entre-deux en dentelle noire au-dessus de l'ourlet et un corsage en peau de soie; sur le devant qui est en dentelle noire, se joue un devant-veste très étroit arrêté carrément à la taille; manche en dentelle noire avec un jockey plissé en peau de soie.

Le costume de voyage en crêpelé.

Grand écossais bleu et beige à filets or drapé en biais, d'un effet charmant. Corsage et tunique ne font qu'un, puisque la façon est princesse. Dos et devant sont plissés et croisés en tunique grecque.

Il est difficile de bien définir cette façon qui est toute d'imprévu et l'effet que donnent ces grands carreaux posés en biais, interrompus par des plis plats et ceux plus larges du relevé à la grecque.

Nous n'avons pas encore vu costume de voyage aussi joli, pratique et agréable à porter.

Deux déshabillés, l'un crème, l'autre bleu pâle. Beaucoup d'élégance, à l'encontre des costumes de ville. Le premier est en mousseline brodée, une guirlande dans le bas, puis un semé; le dessous en taffetas crème. Une veste crème couverte de mousseline brodée se met avec une ceinture sur une chemisette de surah crème ouverte carrément; la manche n'est pas doublée.

Le second en crêpe de Chine a sa jupe plissée de plis-accordéon et tombant de côté; deux pans en large ruban de faille brodés de bluets de plusieurs tons de bleu. Un corsage-blouse serré à la taille, l'encolure ouverte sur un jabot de dentelle qui dégringole bien plus bas que la taille. Manche pagode relevée à la saignée par un nœud en ruban.

Nous ne citerons qu'une robe de chambre, mais elle en vaut la peine.

Le dessous est en taffetas rosé garni tout autour et sur le bord de chaque devant, d'une ruche découpée

qui tourne à l'encolure; des rubans la ferment de l'encolure au bas.

La façon est princesse. Dessus, assujettie par des points, une robe toute en broderie anglaise festonnée au contour est prise à la taille dans un large ruban rosé noué de côté.

Une merveille de broderie faite à la main.

C'est, m'a-t-on dit, le don d'un ouvrier fondé et entretenu par le comte et la comtesse de C... Quel superbe travail et quel temps il a fallu pour le faire! C'est à peine si l'on voit le nanzouck qui a servi de fond à la broderie.

Maintenant disons comment est la robe de la mère. Une peau de soie couleur alicante à longue traine cernée par des panneaux en passementerie byzantine noire et or; dessin et broderie d'une magnificence inouïe, créés pour la circonstance. Au corsage un plastron semblable sur lequel s'ouvrent les bords de côté; même ornement à la manche qui tourne au coude et se termine par une petite dentelle crème.

Nous ne sommes point étonnée du succès de ce trousseau dont nous ne vous donnons qu'un très faible aperçu. C'est un des mieux réussis que nous ayons vus.

Maintenant voulez-vous que je vous dise quelle est la grande mode pour les courses de Deauville, de Cabourg et autres plages hippiques? C'est de mettre, par exemple, un très élégant costume en crêpe de Chine tilleul uni et broché de roses, rehaussé de dentelle vraie, Valenciennes ou autres, et de jeter dessus une pelisse en taffetas glacé rose et tilleul, pour aller avec le costume désigné. Pelisse Louis XVI non doublée, enveloppante, que l'on nomme pare-poussière, mais qu'on serait tenté d'en préserver par un autre en léger alpaca; ruche découpée comme garniture; des plis devant et au dos pour l'ajuster et une manche plate à laquelle prend, bien au-dessus du coude, un très haut volant qui fait manche pagode; une ruche au bas.

Les jeunes filles et les fillettes de quinze ans portent aussi la mante; mais elle est froncée à l'encolure et, devant, une fente garnie d'une ruche sert pour passer la main; une ruche à la vieille tout autour. Ce vêtement a du genre, mais il cache la taille.

On fait la mante, non le cache-poussière, en taffetas glacé, et on la garnit de deux volants de dentelle qui peuvent s'étager ou tomber l'un sur l'autre; même dentelle devant. A la manche le haut volant de taffetas est remplacé par une haute, très haute dentelle, pour rester dans l'esprit de la façon.

CORALIE L.

Explication des Gravures noires (pages 25 et 27)

Déshabillé élégant en pékin blanc et vert et tulle point d'esprit. — Devant de la jupe en tulle point d'esprit sur transparent de taffetas vert, et lés de derrière, inclinés, en pékin. Chemisette en tulle, ainsi que la draperie qui

couvre chaque bord du corsage qui est en pékin; la basque rehaussée d'un volant de tulle dont le côté rejoint le bas aigu de la draperie; celle-ci froncée à la poitrine, descend ensuite en spirale. Une ceinture à

pointe soulève la chemisette. Col drapé, manche juive, les deux en tulle. Nœud à la pointe et au bas de la draperie.

Déshabillé en tulle brodé genre dentelle bretonne. — Un transparent bleu pâle dont le bord inférieur dépasse celui de la jupe de tulle qui est dentelé. Au-dessus, marquant comme un ourlet, un cercle de ruban bleu. Une chemisette-blouse retombe en bouillon et un devant-veste drapé à la poitrine est ouvert à l'encolure avec un fichu en surah bleu noué devant. Manche formée de trois bouillons séparés par un bracelet en ruban bleu.

Corsage en surah, pour jeune fille. — Peut se faire

en satinette ou en foulard uni. Façon à basque; le devant très ouvert, se complète de deux draperies croisées, plissées de l'épaule à la poitrine, où s'arrêtent les plis, et bouffantes ensuite jusqu'au plastron plissé en éventail, sous lequel elles se perdent. Le plastron se développe au dessous de la taille et ses côtés vont s'arrêter sous la basque. Revers en dentelle. Même revers au jockey de la manche, qui est plate, avec une engageante plissée.

Corsage pour jeune fille. — Mousseline blanche et pékin pompadour. Chemisette en mousseline finement plissée, ainsi que le volant-basque et le bas de la man-



Corsages pour jeune fille. Veste orientale pour jeune femme.
De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

che, dont le haut est fait d'un long bouillon. La veste en pékin s'arrête à la taille, celle-ci prise dans une ceinture en ruban s'attachant à gauche par de longues boucles; au-dessus, ruban croisé. Un hausse-col fait d'une rayure unie et d'une autre brochée. Guimpe et ruban croisé s'agrafent de côté sous la veste.

Veste orientale en brocart cardinal. — Blouse en su-

rah crème à paillettes rouges garnie au bas d'une frange de perles qui arrête les fronces. Veste courte et arrondie, les bords du devant reliés par des chaînons en perles, un chaînon en collier. Manche drapée en pagode.

Diadème en diamants.

Broche branche de cerises émail et diamants.

Plumes en perles et rubis cabochon pour coiffure.

Explication de la Gravure coloriée 4739

COSTUMES DE CHATEAU

Costume en lainage fil à fil vieux rose à bord rayé. — La sous-jupe en uni; les lés de derrière droits, encadrés du bord rayé, ainsi que la draperie-tablier qui

est arrondie, drapée à droite de plis étagés et à gauche d'une spirale qui montre sa doublure de surah rouge. La veste ouverte sur une chemisette croisée en surah, est

prise à la taille dans une ceinture à pointe faite de la bande rayée, comme les revers et le parement de la manche. Une plus étroite bande tout le long de la couture extérieure. Bas rouges. Souliers vernis. Gants de Suède. Chapeau en paille de manille garni d'une couronne de roses rouges et d'un nœud en ruban rayé.

Costume à panier en surah pompadour et tulle brodé.
— Sous-jupe en taffetas crème couverte d'une jupe froncée en tulle dentelle. Un cercle dans le bas de la sous-jupe la ballonne légèrement. La tunique en surah pompadour

a les lés de derrière droits; le milieu du tablier ouvert rejeté en revers; le haut pincé de plis ainsi que le côté qui bouffe en panier. Le corsage plissé à pointe perdue sous un ruban qui en suit le contour, est décolleté en rond et monté à tête à un empiècement de tulle brodé dont le col droit, un peu évasé et fendu devant, reçoit une ruche intérieure. Un gigot en surah et le bas de la manche plat en dentelle. Chapeau en crin noir garni de roses rouille. Bas de soie assortis et souliers en chevreau glacé. Gants de Suède.

Explication de la Feuille de Broderies

Couverture en drap blanc pour berceau. — Guirlande de fougères et de marguerites des champs brodée en soie torse bleu pâle uni, ainsi que le feston du contour.

Broderie points de tige et lancés.

Sac de voyage pour chaussures d'enfant. — Pour celles de femme, l'on augmentera largeur et hauteur. La brode-

rie se compose d'un semé de marguerites brodées en coton rouge sur toile grise.

Petit feston coquille pour lingerie.

Plusieurs monogrammes pour serviettes, nappes et draps.

CHRONIQUE

A madame la vicomtesse de B***,
Manoir de Kerkorigan,
Par Lannion (Côtes-du-Nord).

Ma chère Antoinette,



QUELLE idée de venir si tard à l'Exposition! Je pars ce soir pour Cauterets (ma chambre est retenue), avec un gros, gros désespoir de n'être pas à Paris pour t'en faire les honneurs. En moyenne, tu y viens une fois tous les dix ans!... Où serons-nous l'une et l'autre en 1899?... Enfin, tu ne perdras rien à mon absence quant au souper et quant au gîte. Tu retrouveras mon appartement et ma cuisinière, tels que tu les as connus à ton dernier voyage, en 1878, l'un pas agrandi, l'autre pas embellie. Tire-toi d'affaire avec eux, le moins mal possible.

Pour ce qui est des remerciements, ne te presse pas de m'en faire: je ne compte ni te loger, ni te nourrir pour rien. Le paiement que je te demande, le voici: Tu m'enverras des notes pour ma prochaine chronique, de telle façon que j'aurai l'air, pour tout mon monde, directeur et lectrices, de n'avoir pas encore quitté Paris. Seulement, tâche que ça ne soit pas trop *vieille fille* et ne t'emballe pas dans la politique.

Sur ce, mille tendresses; tâche de t'amuser et ne reste pas au régime des croûtes, sous prétexte de me faire des économies. D'ailleurs, Marceline a mes ordres. Je t'embrasse.

Ta vieille amie,
CONSTANCE.

4 juillet 1889.

A madame Constance,
Cauterets (Hautes-Pyrénées).

Quelle idée d'aller boire de l'eau chaude, qui empest, à vingt heures de Paris! Enfin, tu crois à ces choses-là!... Peu s'en est fallu que je renonce à mon voyage, en apprenant que tu ne serais pas chez toi. Mais j'avais déjà mon billet de train de plaisir. Voilà un plaisir dont les maîtres de la vie dévote ne diraient pas qu'il passe comme un songe. Dix-sept heures! S'il y avait eu plus de bannières et plus de malades, je me serais figuré que nous partions pour Lourdes: les wagons étaient noirs de soutanes.

Le mien, comme de juste, était *la crème*. Je voyageais avec mon curé, mon médecin, mon notaire. Il ne manquait que le fossoyeur, comme l'a fait observer spirituellement un de ces messieurs. Des notables du bourg et leurs femmes complétaient les dix places. Tout ce monde-là s'est juré de ne pas se quitter d'une semelle pendant les dix bienheureux jours. Comme de juste, ils m'ont demandé mon adresse et m'ont promis de venir me voir « pour que le temps ne me dure pas. » Ils sont venus, à l'heure des repas, et tu les as nourris tous ou à peu près tous. Pauvre amie! je doute que tu rentres dans tes frais avec les notes que je t'envoie.

D'ailleurs, je n'ai vraiment pas vu grand'chose. L'Exposition, si j'ai bien observé, se réduit à deux curiosités: une tour et des femmes de toutes les couleurs qui se livrent à des danses... de toutes les couleurs aussi. Or, pour peu que je monte sur une chaise afin de ranger mes pots de confiture, me voilà saisie d'un vertige affreux. De plus il reste en moi

des traces de l'éducation que m'a donnée miss Simmons, au temps passé de notre opulence. Elle affirmait que le ventre est un objet qui ne doit même pas se nommer et que le substantif servant à le désigner n'existe pas dans la langue anglaise. Bonté divine ! Il existe — en abondance — au Champ de Mars et à l'Esplanade des Invalides. Comme bien tu penses, je ne suis pas allée voir ces guenons désarticulées.

Ce que je voulais voir, c'était Paris ; mais il avait presque cessé d'être visible, recouvert qu'il était d'une couche affreuse de provinciaux, d'étrangers, de lampions, d'enseignes de la République et de drapeaux. J'ai trouvé fort peu de mes amies (la meilleure, tu sais où elle est !). Encore celles que j'ai trouvées m'ont-elles mises de mauvaise humeur. Elles sont trop jeunes ; à côté de ces boutons de rose qui dépassent la quarantaine, j'ai l'air d'avoir cent ans. Je leur ai dit ce que je pense de leur peinture.

— Allons donc ! Tout au plus un peu de poudre, ont-elles répondu à l'unanimité.

Elle a bon dos, la poudre !

Et quelles toilettes ! *En taille* dans la rue, au milieu de la foire du Champ de Mars, même à l'église ! Avec cela... plus rien sous la robe, une robe qui colle, qui plaque et qui dessine. Il paraît qu'on appelle cela des costumes d'Exposition.

— Vous voulez dire d'*exhibition*, ai-je répondu. Toute femme qui s'habille ainsi commet un péché : contre Dieu si elle est bien faite, contre les hommes, si elle est défectueuse.

Ma bonne Constance, ne t'accoutre pas ainsi. Tu pécherais joliment contre... (1)

Pour les très jeunes filles, cette sobriété d'ornements n'est pas sans grâce et leurs chapeaux de bergères, aux bords immenses, les coiffent agréablement, à condition qu'aucune brise indiscreète ne souffle (et qu'il ne s'agisse pas de passer la nuit en train de plaisir). Mais pourrais-tu me dire si toute la génération, aujourd'hui prête à fleurir, — je parle de notre sexe — est devenue myope tout à coup.

J'ai rencontré des centaines de grandes filles arborant avec orgueil... d'horribles pince-nez qui rendaient laides les jolies sans embellir les laides. Un pince-nez ! De mon temps nous serions mortes plutôt que de sortir avec cet outil qui supprime le premier de nos avantages : les yeux. Moi qui ne pouvais distinguer, jadis, un char de foin d'un mail-coach (à présent je suis un vrai lynx), on m'aurait fait promener avec un caniche, portant une sébile, plus facilement qu'avec un pince-nez. Bonté divine ! Où allons-nous, si les femmes ne sont plus coquettes !

Charles de R., — mon Dieu ! qu'il a vieilli le beau Charles ! — prétend que toutes ces petites.... (2) sont des élèves des lycées de filles.

— Là, prétend-il, on leur enseigne l'Egalité. Or, il est plus facile d'atteindre ce but en enlaidissant la beauté qu'en embellissant la laideur. Toute la théorie politique.... (3) est contenu là-dedans.

Voici la première fois que je fais dans la capitale une de mes peu fréquentes apparitions sans m'écrier :

— La ville est encore embellie !

Non ! depuis mon dernier voyage, Paris n'a rien gagné, sauf une ribambelle de statues désagréables à voir, les unes par la faute du sculpteur, les autres par la faute du modèle, parfois pour les deux causes réunies. Quand je pense qu'ils ont trouvé moyen de rendre Shakespeare ridicule ! Faut-il s'étonner ensuite qu'ils n'aient pas idéalisé.... (1) et sa redingote de patron serrurier partant pour la noce ?

Le pavage en bois est une invention *écrasante*. Plus aucun bruit de roues ; une bousculade ; un jurement de cocher ; quelques exclamations d'âmes compatissantes, et l'on se réveille en paradis. Mais on ne meurt qu'une fois, et j'avoue que le fracas des anciennes rues n'avait rien d'agréable. Quant à l'éclairage électrique, une amère déception. Je ne parle point du phare de la Tour. Chaque soir, de ma fenêtre, j'en vois allumer deux auprès desquels celui du Champ de Mars est un simple farceur, un phare d'eau douce qui se donne des airs marins. Mais les quinquets blafards installés sur le milieu de la chaussée, donnent à la cohue parisienne l'aspect de Pierrots et de Pierrettes mal enfarinés, et se promenant au clair de lune.

Voilà tout ce qu'il y a de changé, sauf une gare de plus : Saint-Lazare, et un palais de moins : les Tuileries. Si je te disais qu'en voyant des gazons et des fleurs à la place de ces ruines qui mettaient des larmes dans les yeux, je me suis sentie presque contente !...

J'ai peur que tu me trouves un peu froide à l'endroit de l'Exposition. Vois-tu, ma bonne amie, pour une ex-Parisienne qui se retrouve, à peu près chez elle, dans une chambre dont la fenêtre donne sur Saint-Augustin, les marionnettes de la foire Eifflé sont bien peu de chose. Tout cela n'est pas le Paris d'hier, le Paris de demain, Paris, en un mot.

Et, pour finir, pour te plonger dans la surprise, dans l'ahurissement, dans l'apoplexie, devine ce que j'ai fait le 14 Juillet. — Ma chère, je suis allée à la Revue.

— Pourquoi faire ? vas-tu me dire. Pour contempler... (2) et sa dame ?

Ah ! certes, non ! Lui m'agace trop avec son air en zinc et ses saluts. Elle, m'horripile avec ses façons d'impératrice. Au moins la mère.... (3) n'oubliait pas d'où elle sortait.

Figure-toi — mais, ceci n'est plus pour ta chronique — figure-toi qu'on m'a dit, hier, je ne sais plus chez qui :

— Demain, à Longchamps, l'armée territoriale figure à la Revue. On va voir encore une fois Robert de la.... (4) défiler à la tête d'un escadron.

Tu y es, maintenant, toi qui as connu les secrets de ta pauvre amie. Sans la guerre, qui nous a ruinés, tu sais ce que Robert serait aujourd'hui pour moi. Le cher garçon ! Il ne m'en aimait que plus, à l'entendre. Ah ! que je l'ai trouvé alors généreux, chevaleresque et charmant ! Il a fallu que ce soit moi qui

(1) Le reste est biffé. N. D. L. D.

(2) Le mot est biffé. N. D. L. D.

(3) Trois mots biffés. N. D. L. D.

(1) Le mot est biffé. N. D. L. D.

(2) Le mot est biffé. N. D. L. D.

(3) Le mot est biffé. N. D. L. D.

(4) Le mot est biffé. N. D. L. D.



COSTUMES DE PROMENADE ET DE CASINO DE MADAME GRADOZ, 67, RUE DE PROVENCE.

Costume en lainage bleu russe uni avec bordure gansée blanche. — Le tablier est fait d'un lé d'étoffe gansée; un autre lé, en panneau, est encadré de la plus large disposition, moins le bord touchant au tablier que l'on rejette en revers arrondi, revers qui couvre entièrement le haut du panneau et finit en pointe au bas. Lés de derrière avec une bande dans le bas et une pointe qui descend en spirale sur la tournure. Corsage froncé serré dans une ceinture faite d'une bande gansée, comme le haut poignet de la manche froncée; la demi-bretelle et le col en bande plus étroite.

Costume de casino en moire verte et crêpe de Chine Nil imprimé de renoncules vieux rouge. — Lés de derrière en moire plissés, avec un petit mouvement de relevé à gauche; le tablier en crêpe de Chine avec le bas drapé au-dessus d'un soufflet plissé en faille vert Nil; à la pointe, nœud en ruban. La veste en moire et la chemisette en uni, ainsi que la manche plate et les revers cintrés de la veste. Col montant et col rabattu, les deux en uni. La ceinture en moire, le chou qui la ferme en ruban uni.



COSTUME EN MOHAIR GRIS GARNI DE SOUTACHE, DE MADAME PELLETIER-VIDAL, 17, RUE DUPHOT.
(VU DE FACE ET DE DOS).

Costume de demi-saison en mohair gris. — Sous-jupe en taffetas et seconde jupe en mohair, avec les lés de derrière plissés; ceux qui encadrent le milieu retombent de côté en formant le capuchon arabe. Les lés-tablier garnis de soutache noire posée verticalement se dégradent au bord supérieur pour former la dent. La soutache se termine par une bouclette non plaquée. Le corsage à basque ouvert sur

une chemisette en surah gris froncée à un empiècement zébré de soutache, le bas pris dans une sorte de ceinture-corselet ornée de soutache, ainsi que les côtés du corsage; mais à ceux-ci la soutache ne vient pas au bord, elle dessine comme une veste s'enlevant sur un corsage. A la manche, soutache placée en biais. Col droit peu élevé.

le refuse — et je l'ai refusé, car c'est une lourde responsabilité pour une femme que d'appauvrir son mari jusqu'à la fin de sa vie. Je l'ai refusé; tu m'as traitée de folle et de *sans cœur*. Sans cœur, moi?... Quant à Robert, il parlait tout uniment de rallumer la guerre entre la France et l'Allemagne pour passer au rang de tué, de simple blessé qu'il était. Mais la paix s'est maintenue, il a vécu, il s'est consolé — et sa femme est très riche, lui aussi, par conséquent.

Donc je l'ai revu, encore très beau sous son uniforme, toujours droit et presque séduisant à cheval, en tête de son escadron. Dans ma tribune, au premier rang, une femme pas trop distinguée, mais élégante et l'air de dix ans plus jeune que moi (le mariage conserve, dit-on) remuait sa tête, son mouchoir, son parapluie, tout ce qu'elle pouvait. J'ai senti que c'était sa femme, celle qui l'a *consolé*.

Alors, au milieu des *vivats*, des cris d'enthousiasme, des bravos, et des joyeuses fanfares, je me suis mise à pleurer comme une bête. La voix d'un Prudhomme quelconque disait derrière moi :

— Cette vieille dame a la fibre patriotique joliment développée !

Je suis rentrée chez toi et, comme je n'ai pas grande envie de voir les illuminations, je viens de passer la soirée à t'écrire.

Je repars après-demain, contente au fond de rentrer dans mon austérité de provinciale pauvre, dans ma solitude et dans mes souvenirs.

A toi pour toujours, et *merci* !

ANTOINETTE.

14 Juillet 1889.

Mon cher Directeur,

Je vous envoie, en guise de chronique, cette lettre de ma fidèle et vaillante amie. Mes lectrices ne perdront pas au change.

Mille bons souvenirs.

CONSTANCE.

PENSÉES ET MAXIMES

Il n'y a qu'un seul ennemi qu'on ne puisse éviter, c'est soi-même, et encore on peut le vaincre.

(ED. GRENIER)

L'esprit doit être l'opposé de la parure ; négligé dans un cercle, soigné dans le tête-à-tête.

La Fille du Cacique

(SUITE)



PERRINE ne releva pas cette réflexion vraie, mais si douloureuse. A cette heure, elle oubliait ses vieux griefs pour ne plus s'occuper que de la peine de la pauvre fille.

— Perrine, disait celle-ci, je n'ai jamais eu de pensées déraisonnables, je me suis toujours mise en face de ma glace pour me bien connaître; et, ce disant, elle s'enveloppait elle-même d'un regard dédaigneux. Seulement, je croyais que nous pourrions continuer à vivre comme à Paris, nous étions si heureux !

Perrine soupira.

— Vous vous étiez mis dans la cervelle, comme moi, qu'il pourrait se contenter de ses barbouillages. Nous nous trompions; quand on est jeune, il faut qu'on aime; un père, une sœur, une Perrine, ce n'est pas suffisant. Nous n'avons qu'à nous soumettre au sort !

— Nous soumettre à elle ? à ses caprices ? jamais, non jamais !

Et la physionomie de Mariquita devint féroce.

— Ni à lui, ni à elle, mais à Dieu, Mariquita ! car *c'est sa volonté sur nous*, il faut le croire ! dit Perrine avec une étonnante dignité.

— Je ne peux pas ! s'écria Mariquita violemment, en s'accotant, au risque de la briser, contre la porte vitrée d'une bibliothèque.

— Ecoutez, ma fille, reprit la Bretonne, ça me connaît... (Et elle attira vers elle Mariquita.) Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi la fille d'Yves Levenec, le pilote du Croisic, d'une famille où personne n'avait servi, était partie du pays pour se mettre en domesticité. Vous êtes trop *neuve* pour réfléchir à ces choses. Je n'étais pas jolie, mais *brave* et forte; dame ! comme les autres, je voulais mon *promis*. J'ai eu du penchant pour un canonier, un gars superbe qui vous soulevait un écouvillon comme une aiguille à tricoter, un gai matelot chantant des chansons des cinq parties du monde. Je l'ai aimé... Oui, moi Perrine, j'ai rêvé jour et nuit d'être sa femme. C'était un ami de mon frère. On est bête ! Je croyais que c'était pour moi qu'il venait chez nous. J'étais dans le ciel, quasiment, quand il

entrait... Je mettais des paquets de bougies à brûler devant la statue de Sainte-Anne pour qu'il se déclarât. Mais M^{me} Sainte-Anne pensait : « Ma petite Perrine, tu te trompes, c'est pas ça que tu auras pour ton lot... » Je remarquais bien que mes chandelles brûlaient mal, mais au lieu d'y trouver un avertissement, j'accusais M. Lauriol, l'épicier, de vendre de la mauvaise marchandise. J'ai attendu des mois... et un beau jour ma camarade, mon amie intime, Clarisse, un brin de fille très fière, m'a dit qu'elle l'épousait. Oh! j'étais comme vous tout à l'heure, j'avais le diable dans le corps. J'ai bien sangloté dans ma soupenle, le soir; j'avais les idées à l'envers, je ne voulais plus rien entendre, même pas la voix du bon Dieu; je disais : « C'est fini... tout ! » puis je ne faisais plus rien, je ne valais plus *rien du tout*. Un jour, comment ça est-il arrivé ? M^{me} Sainte-Anne, sans doute, l'avait conduite au Croisie... je rencontrai la mère de Georges, jeune fille alors et venue pour la saison des bains avec ses parents. Je me promenais sur la plage Valentin, comme un corps sans tête. Nous avons fait connaissance par hasard; elle a bien vu que j'avais le cœur retourné. Elle m'a parlé, je ne sais pas trop de quoi, mais elle m'a parlé, et si bien ! Je l'ai revue souvent, elle me soulageait vraiment. C'était un ange du ciel, Mariquita ! aussi j'ai fini par la suivre comme femme de chambre. Je ne savais rien faire de ce métier-là, mais elle m'avait voulue et ses parents partageaient tous ses désirs. Elle m'a peu à peu ramenée au bien, elle m'a fait comprendre qu'on doit se courber devant la volonté de Dieu et qu'on n'est pas créé et mis au monde pour s'occuper seulement de soi.

Ici Perrine eut un attendrissement inexprimable.

— Je ne l'ai point quittée, la chère petite dame, quand elle s'est mariée à un homme digne d'elle. Elle est morte trop tôt !... et quand elle est morte, la chère âme, elle m'a dit : « Perrine, soigne bien l'enfant. » Elle qui m'avait enseigné ces paroles du Seigneur. « *Renoncez-vous*, » elle mourait pour payer son bonheur, et moi j'ai compris tout le passé, me disant : « Perrine, ton lot n'était pas d'épouser le canonnier, mais de te consacrer à l'orphelin... »

Mariquita, surprise par ces confidences de Perrine, ordinairement si peu communicative en ce qui la concernait personnellement, avait suivi attentivement tout son récit; enfin, l'interrompant :

— Et vous l'avez oublié, *lui*?... demanda-t-elle.

— Il est mort, tué raide, d'un accident de cabestan.

— Vous l'avez pleuré?

— J'ai prié Dieu pour lui.

— Ah!...

— Cela t'étonne? Mais assez causer! Si je t'ai raconté mes affaires, Mariquita, c'est pour te prouver qu'on est capable de comprendre.

Et tendant sa main calleuse à la jeune fille :

— Allons, mets-là ta pauvre petite main froide, je ne te grognerai plus, nous serons amies.

Alors, Mariquita, emportée par la colère qui la dominait toujours :

— Non, non! la vieille, tu ne comprends pas, tu ne peux pas comprendre tout ce que je souffre, moi!

Perrine la regarda sans se fâcher, en haussant seu-

lement un peu les épaules, et, tout en regagnant la maison du docteur où elle allait préparer les vêtements de Georges pour le dîner de fiançailles, elle se dit, parlant tout haut :

— C'est une sauvagesse, elle a le sang encore plus bouillant que le mien, mais je n'en ai souci; le temps adoucit tout, et puis je veillerai sur elle. Georges m'échappe; le bon Dieu me donne un autre enfant à garder, c'est ma part à moi!

Il est des êtres ainsi faits qu'ils ne peuvent jamais vivre pour eux-mêmes.

II

Mariquita, restée seule dans sa chambre, se jeta d'abord sur son lit, enfonçant sa tête entre deux oreillers comme pour ne plus rien voir. Mais elle sentit ses yeux devenir brûlants et des fantômes rouges, des images diffuses passèrent et repassèrent sur ses paupières alourdies; elle ne pouvait songer à rien, ses oreilles bourdonnaient étrangement; la colère la rendrait-elle folle?...

D'un bond, elle se releva et se décida à ouvrir la porte. On faisait grand bruit dans la maison; M^{me} de Mancelle, ordinairement si calme, criait du haut du premier étage, donnant ses ordres, stimulant le zèle de ses gens.

Mariquita s'approcha doucement de la rampe, sur le palier supérieur, et aperçut tout en bas, dans le grand vestibule, prêt à être posé sur la table du dîner des fiançailles, un magnifique bouquet de roses blanches et de jasmin.

— Faites attention au bouquet de M. Georges! disait au même moment M^{me} de Mancelle, surtout n'y touchez pas!...

C'en était trop! Mariquita eut envie de le mettre en pièces ce bouquet; mais au lieu de descendre, dans une sorte d'hallucination, regardant avec fixité devant elle, comme hypnotisée par quelque mystérieuse puissance, elle remonta inconsciemment l'escalier sans rencontrer personne. Elle levait les bras, tendant les mains en avant, semblant conjurer un ennemi invisible.

Toujours montant, comme la brebis perdue gagne à l'aveuglette le faite de la montagne, la Cholita arriva peu à peu à la terrasse qui surmontait la maison construite à l'italienne, large plate-forme remplaçant le toit et d'où l'on apercevait le panorama complet de la ville et des environs.

Cette terrasse, sans autre abri qu'un petit kiosque central portant un paratonnerre, était une vraie fournaise. Le soleil, alors dans toute sa force, dardait de ses rayons brûlants les plaques de zinc qui recouvraient l'esplanade et les balustrades en pierres taillées dont elle était entourée. Sans se préoccuper de la chaleur, Mariquita, tête nue, cheveux épars, laissa retomber lourdement la porte plombée du châssis par laquelle elle venait de passer et poussa du pied un verrou qui permettait de la fermer à l'extérieur.

Elle était donc enfin séparée de ces étrangers qui lui volaient son bonheur! Elle pouvait lever la tête sans rencontrer les visages joyeux des personnes de

la maison qui, sans le savoir, l'auraient insultée au passage de leurs sourires de circonstance.

Elle était libre, n'ayant en face d'elle, de tous côtés, que le soleil d'Amérique, cet astre vivifiant que ses pères adoraient jadis, lui élevant à Cuzco-un temple merveilleux. Sa nature rebelle reprenait ses anciens droits, elle n'écoutait plus que ses penchants de race, violents et haineux; elle se démenait sur cette terrasse déserte, la gorge serrée, poussant des cris inarticulés.

Elle s'approcha enfin de la balustrade en pierre et regarda en bas.

La sensation du vide l'épouvanta.

Non!... elle n'aura pas le courage de se précipiter de ces hauteurs effrayantes; elle, la déshéritée, la paria, vouée à toutes les douleurs, elle se sentait retenue à la vie par une peur insurmontable de la mort.

Elle eut alors un moment de repos relatif; détachant son regard du trou béant qui semblait vouloir l'attirer, elle le reposa successivement sur tous les points de cette ville qu'elle voyait en miniature, sur le fleuve majestueux, sur les campagnes jaunies qui se déroulaient, toutes plates, jusqu'aux limites de l'horizon. Seul le *Cerro*, pic isolé surmonté d'une forteresse, accidentait ces plaines immenses; autour du mont qui a donné son nom à la ville, verdissaient quelques jardins où un horticulteur habile est parvenu, à force de patience, à acclimater de jolies espèces de fleurs; les roses blanches de la fiancée venaient de là!

Elle détourna brusquement la tête.

En ville, sur la place du Gouvernement, quelques-soldats relevaient les factionnaires du poste situé devant le palais du Président de la République, tout pimpants dans leurs uniformes voyants. C'étaient des gens du pays, des Indiens comme elle, pris parmi les condamnés, forcés, pour subir leur peine, de servir sous les drapeaux. Elle jeta un regard d'envie sur ces misérables. Elle eût voulu être homme! elle n'aurait jamais connu ces angoisses qui déchiraient son cœur si faible dans cette lutte affreuse pour la vie.

Au coin de la grande place, le théâtre *Solis* miroitait sous une lumière d'or. Dans l'avenue centrale, quelques passants regagnaient hâtivement leurs demeures pour se livrer aux douceurs de la sieste. Ces personnes-là lui étaient bien indifférentes. Qui la connaissait, d'ailleurs, elle-même? Pauvre abandonnée! qui s'intéressait à ses tristesses? M. Martini l'avait quittée. Georges la délaissait absolument, la pitié de Perrine ne pouvait lui suffire... elle ne lui avait du reste tendu la main que pour lui conter ses propres doléances. Oh! égoïsme détestable!

Elle entra dans le réduit au-dessus duquel grinçait la girouette attachée au paratonnerre, monta le petit escalier qui conduisait à une dernière plateforme couverte d'un dôme, d'où l'on distinguait plus nettement encore les divers quartiers de la cité.

Elle aperçut, de ce poste d'observation ou *mirador* toutes les rues de Montévidéo, alignées au cordeau, et la place de la *Matriz* où s'élève l'église cathédrale dédiée à la Mère de Dieu. Elle la détestait cette église où Georges allait se marier dans quelques

jours; elle la trouvait affreuse avec ses deux tours carrées. Quelle tache au milieu de la ville que ce gros arbre difforme et toujours vert étendant devant le temple ses rameaux pesants, et quel monument ridicule que cette fontaine de marbre, hochet de vanité sans grandeur destiné à perpétuer les fastes des Montévidéens! Quel vilain pays que celui de cette coquette où tout est nouveau, où rien ne rappelle à l'esprit les souvenirs d'antan comme les palais de Lima, l'antique cité des rois! Sa tête se perdait dans des rêveries sans fin...

Ainsi qu'il arrive parfois quand on a l'âme désolée, le spectacle des choses extérieures, loin de l'apaiser, la frappait assez pour l'irriter encore davantage. Ce mouvement de la ville, les divers bruits qui montaient jusqu'à elle l'énervaient tout en l'absorbant vaguement.

Un point l'attirait particulièrement; une échappée sur la grande rade où chauffait un paquebot prêt à appareiller... celui qu'ils auraient pu prendre peut-être! Les flots, tout blancs sous le soleil, unis comme un miroir, reflétaient les ombres de cette masse flottante, ombres qui s'allongeaient, s'allongeaient, mâts énormes et coque gigantesque, comme les formes du bateau-fantôme de la légende.... L'hélice, mise en branle, agita sous ses ailes rapides les eaux troublées du fleuve, en un remous d'écume jaunâtre; un coup de sifflet lugubre résonna longuement, avec un son étourdissant, comme pour sonner l'alarme... le steamer amena ses ancres avec un fracas de chaînes froissées, puis s'éloigna rapidement, balancé par les ondulations des premières vagues, gagnant à pleine vitesse l'embouchure de la Plata.

Elle le suivit tant que ses yeux purent le distinguer, le voyant diminuer peu à peu. Il ne resta plus bientôt qu'un gros nuage noir dans le ciel bleu... la fumée en suspens. Son regard s'attacha encore à ce voile de deuil jeté sur l'azur, puis, en proie à un malaise subit, elle s'affaissa sur elle-même sous le petit dôme du belvédère, en perdant connaissance.

Ses yeux s'étaient remplis de larmes, ses jambes avaient flageolé, secouées par un tremblement nerveux; une douleur vive, lancinante, l'avait atteinte au creux de l'estomac, elle était tombée sans se blesser, en se garantissant instinctivement, sentant que la tête lui tournait, que ses membres alourdis s'engourdissaient dans une sorte de paralysie.

C'était un coup de chaleur (*High-fever*), qui l'avait ainsi surprise.

Perrine, une heure avant le dîner, vint frapper, un peu anxieuse, à la porte de la chambre de Mariquita; elle ne l'avait pas revue depuis leur explication si orageuse. Comme la jeune fille ne répondait pas, pressentant quelque malheur, elle ouvrit brusquement; la pièce était vide.

Sans perdre la tête, elle regarda dans les placards, sous le lit... Rien!

« Elle se sera sauvée, pensa la Bretonne; elle n'est pourtant pas sortie de la maison, on l'aurait vue. Comment vais-je faire? Il faut à tout prix éviter un esclandre qui causerait une grosse peine à mon Georges. Puisqu'il la veut, cette demoiselle Maria, au bout du compte cela le regarde! Elle est folle cette

pauvre Mariquita! Je vais la chercher partout, mais en attendant je raconterai que je l'ai emmenée dans ma chambre, chez le docteur et que je l'ai fait se coucher pour soigner sa migraine.

Et la brave fille, avant que l'on se mit à table, eut le sang-froid, sans laisser deviner son inquiétude, de débiter sa petite histoire. Georges se montra très contrarié de cette indisposition subite :

— Je ne sais vraiment ce qu'éprouve Mariquita depuis quelques jours, dit-il à sa fiancée, elle-même désolée du contre-temps; la pauvre enfant est toujours souffrante, attristée; je la crois malade de nostalgie noire. Elle ne nous pardonne pas de retarder son départ pour le Pérou.

— Je m'intéresse beaucoup à cette petite, je vous l'assure, mon ami, lui répondit Maria. Je comprends toute son impatience et celle que vous devez ressentir vous-même. Je vous aime tant que j'ai déjà fait, du fond du cœur, le sacrifice de ma famille. Ma bonne, ma tendre mère ne s'en consolera pas, elle! mais c'est la loi; elle a été la première à dissiper toutes mes hésitations à l'idée de cet éloignement si cruel. Pauvre maman!

M^{me} de Mancelle, prévenue par Perrine de la prétendue migraine de Mariquita, fit de sa main un petit panier de douceurs pour la pauvre, et le docteur déchira une page de son carnet pour y inscrire hâtivement une ordonnance.

Les invités étaient tous arrivés; on passa dans la salle à manger.

.....

Le repas avait été très gai...

Autour de la table longue, ruisselante de lumière, une cinquantaine de personnes : les parents, les alliés, les amis intimes, se tenaient assis, écoutant le toast chaleureux que portait aux fiancés l'oncle d'Esnars.

Il leur souhaitait les bonheurs de la vie qu'il avait tous connus, disait-il en se frappant la poitrine, pour les avoir cherchés dans l'accomplissement du simple devoir sous la protection du Dieu des braves gens!...

Ce vieillard, si jeune de cœur et d'esprit, communiquait son émotion à l'assistance et de douces

larmes coulaient des yeux de la fiancée, délicieuse, ce soir-là, dans sa robe rose couverte de dentelles blanches.

Les coupes de champagne se vidèrent et Kerbars qui, naturellement, avait sa place dans cette réunion, demanda à prendre à son tour la parole.

— Je tiens, dit-il en souriant, à faire amende honorable aux deux fiancés qui me détestent assurément comme un ennemi du mariage. Le spectacle de leur bonheur m'oblige à atténuer, en leur faveur, la rigueur de mes théories! (Un mouvement de curiosité se produisit parmi les invités.) Le mariage est une institution divine, mais je la croyais trop idéale pour être jamais pratique. Voilà pourquoi, mon cher Georges, je te parlais des délices uniques du grand art, quand tu m'annonçais tes projets d'hyménée. Je m'avoue vaincu! je suis désabusé! je salue ton bonheur exceptionnel!

Et il avala d'un trait son verre de « Moët et Chandon ».

Puis reprenant gravement :

— Un amour comme le vôtre, mes bons amis, me ferait presque renoncer à ma vie de marin, mais cela ne se trouve pas souvent!

— Je serais vraiment bien heureux de savoir ce que vous entendez par ce mot : *amour*, monsieur le loup de mer!... s'écria un vieux parent de Maria, tout guilleret sous sa perruque blanche.

— Je puis vous en donner une définition inédite, repartit Kerbars sans se troubler, et une définition toute charmante, je puis le dire!... elle n'est pas de moi. Je la tiens d'un Parisien de mes amis, artiste d'infiniment de talent, graveur et poète à ses heures, Alexandre de Bar; la voici :

Aimer?... Je crois qu'aimer c'est prendre à toute chose
Ce qu'elle a de plus doux; la fraîcheur à la rose,
Le silence à la nuit, la chaleur au soleil,
La splendeur à la mer sous un couchant vermeil;
C'est demander enfin à tout ce qui respire
Sa grâce, sa beauté, son parfum, son sourire,
Tout ce qui rend joyeux, tout ce qui rend meilleur,
Et d'y construire un nid pour y poser son cœur...

AYLICSON ET A. MARIN.

(La suite au prochain numéro.)

SOLUTION DES HOMONYMES DU NUMÉRO DU 20 JUILLET :

G — Jais — J'ai — Jet — Geai — Gers — Gê — Geay

ÉNIGME

Je n'en ai pas. Mais que m'importe!
Je m'en console; et j'en dors mieux,
Car je n'entends pas à ma porte
Les voleurs et les envieux.
Chacun le cherche et le désire.

Pourtant, il cause le délire,
La mort, le crime et cœtera.
Vade retro, clé du grand diable,
Charbon d'enfer, fruit exécrable!...
Que l'on m'en offre... et l'on verra!

Les patrons suivants seront donnés en Août :

Le 3 août : Corsage. — Robe d'enfant. — Veste amazone. — Tablier d'enfant.
Le 10 août : Patron découpé : Robe de chambre princesse.
Le 17 août : Album de travaux.
Le 24 août : Feuille de broderie.

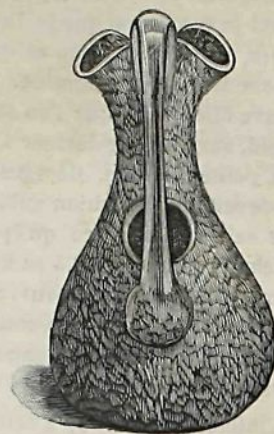


Gerbe de fleurs avec dégringolade.

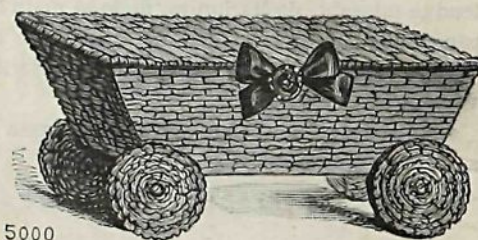
bande de drap de cinq centimètres de large, également découpée au bord extérieur, sera plissée, à l'autre bord, de plis creux, les plis très serrés; poser cette bande entre les deux ronds de carton, la maintenir au milieu où se serront les plis, qui s'ouvriront au bord extérieur; là des points les maintiendront

Broc à glace employé comme vase à fleurs. — On peut faire cette gerbe plus élancée en mettant dans le vase des feuillages et des fleurs à haute tige que l'on entremêlera d'herbes folles, d'avoine, etc. Dans l'orifice où l'on entre la glace, mettre de l'eau et des fleurs tombantes. Donner aux fleurs qui sont au bas de la gerbe une inclinaison pour les faire rejoindre celles de l'orifice, en faire passer entre l'anse et le broc et d'autres dessus. Le goût et les fleurs guideront pour rendre cet arrangement léger et bien en dégringolade.

Essuie-plumes. — Croquis de l'essuie-plumes. Dessus brodé grandeur naturelle. — Le dessus en drap feutre, se brode de ganse et de soie de ton plus clair. Tailler deux cartons de la dimension du dessus brodé que l'on tiendra, pour le rempli, plus grand d'un centimètre que le modèle. Le carton, celui qui fera le dessous, sera tendu, des deux côtés, de drap noir découpé en dents de scie. Une

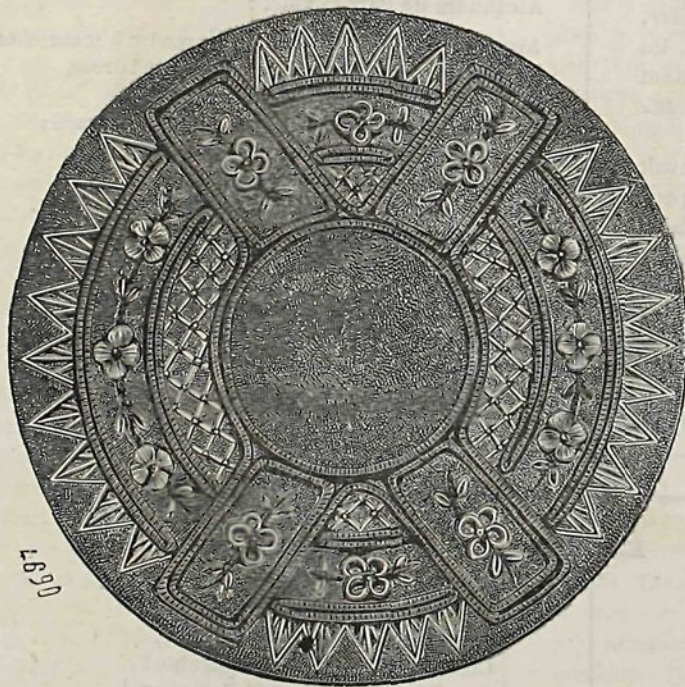


Broc à champagne frappé, non fleuri, servant à édifier la gerbe.



5000

Chariot en vannerie pour mettre les œufs.



Broderie (grandeur naturelle) de l'essuie-plumes.



Croquis de l'essuie-plumes monté. Modèle de Mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4739

Et une Feuille de broderie : Sac de voyage pour chaussure d'enfant. — Couverture de berceau. — Chiffres.

Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté M. Bauchet.



Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne 48

Coiffures de M^{me} THIRION 47, B^{is} Michel - Chapeaux de M^{me} NAUDIN 16 r du Vieux-Colombier - Parfumerie de la
M^{me} GUERLAIN 15 r de la Paix - Chaussures de la M^{me} KAHN 55 r Montorgueil - Machines à coudre de la Compagnie
Française H. VIGNERON 70, B^{is} Sebastopol.